

Éléna Baïevskaïa

Les avatars d'une tradition

La traduction littéraire russe est en crise. Certes, la littérature elle-même est remise en question (un débat dans la presse des années 1992-1993 portait sur la « mort » de la littérature russe), mais la traduction est en plus mauvaise posture encore¹.

Au début du xx^e siècle, il existait en Russie une brillante tradition de traduction littéraire – poétique au premier chef. Bien des choses ont été dites sur le sujet : on se référera aux recherches d'Andrei Fiodorov, d'Efim Etkind ou de Iouri Lévine. Cependant, l'ère soviétique fut à l'origine de nombreux changements. Comme les autres secteurs de l'activité culturelle, la traduction fut désormais soumise aux impératifs d'un plan. En 1918, on vit naître à Pétrograd, à l'initiative de Maxime Gorki et sous le contrôle du Commissariat du peuple à l'Instruction publique, le NARKOMPROS, les éditions Littérature universelle, qui allaient exister jusqu'en 1924. Leurs projets n'avaient d'équivalents en ampleur que ceux du fameux GOERLO, qui prévoyait l'électrification de tout le pays.

En 1919, Littérature universelle édita une brochure au titre modeste : *Principes de la traduction littéraire*, assortie d'une préface beaucoup moins modeste : il s'agissait rien moins que de « traduire en russe tous les chefs-d'œuvre de la littérature mondiale du xvi^e siècle à nos jours » et de « faire connaître aux masses démocratiques russes les richesses intellectuelles et

(1) L'ensemble de ce dossier sur la situation de la traduction et des traducteurs littéraires en Russie, trois ans après la fin du régime soviétique, a été conçu et réalisé par Hélène Henry, qui s'est rendue cet été à Moscou et à Saint-Petersbourg. Elle y a notamment rencontré Éléna Baïevskaïa, traductrice de français (Racine, Lamartine, Laforgue, le *Journal* de Baudelaire), et Mikhaïl Roudnitski, traducteur d'allemand (Rilke, Kafka, Brecht, Canetti, Böll, Handke). NDLR.

culturelles amassées durant des siècles qui, devenues l'héritage de l'humanité, sont le gage le plus sûr de la fraternité universelle et de l'Internationale à venir ».

Le préfacier anonyme déplorait ensuite que les traductions existantes ou en cours ne possèdent pas le niveau de « perfection artistique » souhaité ; selon lui, la faute en revenait non pas tant à l'inexpérience ou à l'impéritie des traducteurs qu'à leur ignorance en matière de théorie de la traduction et à la médiocrité de leurs exigences. Un plan de combat était proposé. Premièrement, il s'agissait d'élaborer une théorie pour en munir les traducteurs. Deuxièmement, on prévoyait une pratique collective, afin « d'étudier et d'améliorer les méthodes de la traduction littéraire » au cours de « cycles de conférences et de séminaires sous la direction de traducteurs chevronnés ». Troisièmement, et là, laissant la parole à une autorité, Korneï Tchoukovski, bien connu comme traducteur, critique et écrivain pour enfants, la brochure suggérait de flanquer chaque traducteur littéraire d'un superviseur : « Ce serait pour le lecteur une garantie supplémentaire de la justesse et de l'exactitude de la traduction. Il y a beau temps que l'institution des superviseurs aurait dû être introduite en littérature. Le superviseur... est quelqu'un qui... expurge... extirpe... En soumettant à supervision toutes les traductions quel qu'en soit l'auteur, nous espérons élever encore le niveau de l'art de traduire en Russie. »

L'institution des superviseurs s'imposa dans la pratique éditoriale russe avec le succès que l'on sait ; ce ne fut pas trop difficile, puisque très vite, toutes les maisons d'édition passèrent sous le contrôle de l'État. Pouchkine – on se souvient de son célèbre poème de 1824, *Conversation du libraire avec le poète* – s'entretenait avec le libraire. Lermontov, avec le journaliste et le lecteur. Le traducteur soviétique, lui, n'avait de contact qu'avec le superviseur. Pour lui le libraire n'existait pas, et en Union soviétique la demande du lecteur n'entraînait pas en ligne de compte. C'était le superviseur qui jouait le rôle du lecteur et du critique, parlant en maître au nom du Pouvoir, du Peuple et de la Vérité. Les résultats de cette innovation furent des plus brillants : les mauvaises traductions devinrent plus ou moins potables grâce aux efforts conjugués de plusieurs superviseurs, de divers consultants et conseillers ; quant aux bonnes, elles durent attendre en se couvrant de poussière que l'on voulût bien statuer sur leur sort. Cela donna, il est vrai, du temps aux traducteurs pour parachever leurs travaux, et la qualité y gagna grandement.

Mais Gorki et ses troupes avaient d'autres buts, plus secrets et plus urgents : sauver l'intelligentsia, surtout les littéraires, de la famine et de la

persécution politique. Grâce à Littérature universelle, ces personnes menacées devinrent utiles au régime : elles avaient pour mission de fonder l'école de traduction littéraire soviétique ! On avait conscience, en haut lieu, de l'ambiguïté des objectifs de Gorki. La sœur de Trotski, qui était aussi la femme de Kamenev, Olga Kameneva, disait en 1920 au poète Khodassiévitch, alors à la tête de la filiale moscovite de Littérature universelle : « Je m'étonne que vous puissiez fréquenter Gorki. Il est occupé à couvrir des coquins comme lui-même. Sans Vladimir Ilitch, il y a longtemps qu'il moisirait en prison ! »² On savait parfois les gens de la faim, mais pas du peloton d'exécution. Voici ce que dit de Goumiliov le poète Guéorgui Ivanov : « Goumiliov vécut de sa plume jusqu'à sa mort. D'abord des poèmes qu'il écrivait, puis de ceux qu'il republiait. Ensuite des traductions sans nombre qu'il fit pour Littérature universelle »³. Jusqu'à sa mort, oui, car il fut fusillé en 1921.

En 1922 fut fondée à Pétrograd sous l'égide de Gorki une autre maison d'édition, Academia, qui lança les collections « Trésors de la littérature mondiale », « Classiques de la littérature mondiale », et qui servit elle aussi de couverture aux uns et aux autres. C'est là que le philosophe Chpet trouva refuge en 1929, quand fut anéantie l'Académie des Beaux-Arts, où il dirigeait la chaire de philosophie : « Chpet ne pouvait plus espérer trouver du travail dans sa spécialité ; c'est pourquoi, à l'instar de beaucoup d'intellectuels en semi-disgrâce, il se mit à traduire... Ce qui est curieux aussi, c'est qu'il est très difficile de trouver chez les bouquinistes des tomes publiés chez Academia qui soient intacts et entiers. Il arrivait fréquemment que le traducteur, ou le superviseur, le commentateur ou le préfacier soit arrêté ou supprimé. Alors le livre où figurait son nom devenait dangereux pour le propriétaire du livre, et il déchirait ou découpait les pages de titre et les signatures... »⁴ La traduction n'a franchement pas à se plaindre d'avoir été le refuge de poètes de la stature de Goumiliov et de philosophes du niveau de Chpet. Mais la médaille avait un revers.

En 1926, le poète Mandelstam publie un article intitulé « Jacques naquit et mourut », où il s'en prend aux « fours gloutons des cuisines de la traduction » soviétique, ce « gâchis énorme de travail, d'énergie, de temps, de ténacité, de papier et de sang humain purement et simplement »⁵. Mandelstam

(2) Vladimir Khodassiévitch, *Souvenirs sur Gorki*, publiés en 1989.

(3) Guéorgui Ivanov, *Oeuvres*, Moscou, 1989.

(4) M.K. Polivanov, *Essai de biographie de G. Chpet*, Moscou-Saint Pétersbourg, 1992.

(5) Ossip Mandelstam, dans *Le mot et la culture*, Moscou, 1987. On en trouvera une traduction française dans le recueil : O. Mandelstam, *La quatrième prose*, Christian Bourgois, 1993, pp. 60-64, traduction André Markowicz.

entend par là que la littérature ne peut être planifiée, qu'elle ne s'épanouit qu'en liberté, loin des méthodes de traduction et des projets éditoriaux mégalomaniques : « Malgré la maîtrise supérieure, la précision académique, le raffinement déployés par des escouades de traducteurs de choc, les textes traduits ces dernières années sont pour la plupart artificiels, arbitraires et, en fin de compte, inutiles. La traduction d'un auteur étranger, même la plus scrupuleuse, si elle n'est pas dictée par une nécessité intérieure et ne fait pas partie d'un dialogue vivant entre les cultures et les peuples, laisse une trace néfaste dans l'atelier inconscient de la langue, barre ses chemins, corrompt sa conscience et la rend influençable, conciliante, accommodante, impersonnelle. »

L'avertissement de Mandelstam n'eut bien entendu aucun écho, et l'école de traduction soviétique poursuivit son chemin, avec de véritables chefs-d'œuvre et des monceaux de scories. La traduction « recrutait » des personnalités brillantes, des poètes, des prosateurs, des théoriciens de la littérature qui, pour des raisons extra-littéraires, ne pouvaient exercer leur art ; ils côtoyaient des traducteurs de vocation, et leur coude à coude s'avéra des plus fructueux. Mais, avec le temps, les défauts de cette école allèrent en s'aggravant : éclectisme, perte de contact avec les littératures étrangères vivantes, enfermement dans un corpus d'auteurs qui, s'ils étaient vivants, devaient compter au nombre des « amis de l'URSS » ; d'ailleurs, on préférerait encore les morts, c'était plus sûr !

C'est alors que les superviseurs jouèrent leur rôle à plein : ils furent chargés non seulement d'« extirper les fautes de langue et de faire la chasse aux interprétations abusives », mais aussi de vérifier la « loyauté » des auteurs étrangers vis-à-vis de l'URSS et de barrer la route à ceux qui n'étaient pas dans la ligne. Pour ce qui est de la théorie, le discours officiel eut la vie dure : un article de 1987 étudie encore fort sérieusement comment la méthode du réalisme socialiste vient informer la traduction littéraire soviétique⁶.

En 1986, les choses commencèrent à bouger : la censure fut levée et l'initiative privée rétablie ; on vit alors naître à Moscou et en province une foule de nouvelles maisons d'édition, dont le programme était presque toujours le même : lancer des collections de littérature de divertissement (aventures, fantastique, policiers), et des séries offrant les « meilleurs livres de tous les temps et de tous les pays ». Dans les deux cas, il fallait des traducteurs.

(6) I.A. Kachine : « Questions de traduction », in : *La traduction comme moyen de rapprocher les peuples*, Moscou, 1987.

Or, la publication de littérature étrangère avait singulièrement baissé en URSS et il n'y avait pas tant de traducteurs capables, même sans exiger du talent !

Toujours est-il que les traducteurs se remirent au travail, « en suivant la ligne de moindre résistance – là où ça paie... », comme le disait déjà Mandelstam en 1926. La traduction, elle, ne gagna guère à cette nouvelle inflation de textes traduits. Aucune distance, aucune réflexion nouvelles, aucun renouvellement du travail. Et Mandelstam, là encore, se révélait bon prophète : « Personne ne se demandait s'il avait envie de traduire Stendhal [*mutatis mutandis* : Barbara Cartland] et si quelqu'un aurait envie de lire sa traduction. Les moulins à prière bouddhiques tournaient, les comptables comptaient les feuillets. »

Aujourd'hui, le paysage de la traduction littéraire change à vue d'œil. Du côté des textes traduits, la diversité est énorme : là où, naguère, il y avait un certain nivellement dans la médiocrité, désormais, on publie tout, le pire comme le meilleur, la sous-littérature comme les textes les plus difficiles. Du côté de ceux qui traduisent, on voit apparaître une nouvelle génération de non-traducteurs qui se tournent vers la traduction pour survivre. Mais à présent, leurs raisons sont économiques et non plus politiques. En revanche, d'anciens traducteurs à plein temps ont quitté la traduction, étant désormais autorisés à s'occuper d'autre chose (recherche, journalisme, politique ou... « business »).

Ceux qui ont véritablement vocation de traduire voient s'ouvrir devant eux un champ de possibilités immense. En effet, une foule de textes du xx^e siècle n'ont jamais été traduits, et il est devenu beaucoup plus facile d'avoir accès à la littérature étrangère. Cependant, il est toujours aussi ardu, pour d'autres raisons, de réaliser un projet de traduction. L'État n'interfère plus dans la traduction littéraire, mais subventions et prix ont tous été supprimés. Et les éditeurs, qu'ils soient privés ou d'État, ne se soucient que de profit : impossible, sauf exception, de les intéresser à des projets peu « commerciaux ». Tant que durera la crise économique dans laquelle est plongé le pays, il y a peu de chance que la situation change. Sans doute est-il encore trop tôt pour dresser un bilan de nos pertes et de nos profits, mais il est grand temps de renoncer à nos vieilles habitudes et d'explorer de nouveaux territoires.